



Des Arabes de Ferjioua prirent une outarde et un faucon. (Page 246.)

Gerald ayant atteint le chemin stratégique des fortifications, qui, à cet endroit, coupe la plaine de Monceau, se promenait profondément rêveur.

Le souvenir de la rare beauté d'Herminie, la dignité de son caractère, jetaient le jeune duc dans un trouble croissant... Plus il se disait qu'il avait vu cette ravissante créature pour la première et pour la dernière fois... plus cette pensée l'attristait... plus il se révoltait contre elle...

Enfin, analysant, comparant pour ainsi dire à tous ses souvenirs amoureux ce qu'il ressentait de soudain, de profond pour Herminie, et ne trouvait rien de pareil dans le passé, Gerald se demandait avec une sorte d'inquiétude :

— Ah çà!... mais... est-ce que cette fois... je serais sérieusement pris?..

Gerald venait de se poser cette question, lorsqu'il fût croisé par un officier du génie militaire portant une redingote d'uniforme sans épaulettes et coiffé d'une large chapeau de paille.

(La suite au prochain numéro.)

## LA CHASSE AU LION

PAR

JULES GÉRARD

— LE TUEUR DE LIONS —

(Suite.)

Que le lièvre coure ou se rase, l'oiseau ne s'attache à lui que lorsque, étourdi par les coups qu'il a reçus, il ne donne plus signe de vie. C'est alors que, sur l'ordre du maître, les faucons sont repris, encapuchonnés, et que la chasse recommence.

Comme, une fois repus, les oiseaux devien-

nent paresseux, il est d'usage de ne les laisser s'acharner que sur le dernier lièvre pris; alors on leur permet de prendre curée, afin de les encourager pour les chasses qui doivent suivre celle de l'ouverture.

Il arrive quelquefois que le lièvre, apercevant le faucon, se réfugie sous le ventre des chevaux, et que l'oiseau le poursuit jusque-là. La chasse devient alors pleine d'attrait et surtout très-bruyante.

Le faucon ne pouvant frapper sa proie qu'en fondant sur elle dans une direction verticale, le cheval lui fait obstacle: il exprime alors sa colère par des cris aigus, en manœuvrant tantôt au-dessus, tantôt autour du cheval protecteur.

Le cavalier a beau se porter à droite, à gauche, en avant, en arrière: quelle que soit sa direction ou son allure, le pauvre lièvre s'attache à ses pas et ne le quitte plus.

Lorsque le maître a assez joui de l'agonie de l'animal chassé, un cavalier met pied à terre, le prend à la main, et le porte au milieu du cercle, en le montrant aux faucons, qui suivent avec impatience ce dernier acte du drame.

S'étant assuré que les oiseaux sont là, au-dessus de sa tête, il leur montre de nouveau le lièvre, qu'il jette aussi loin qu'il le peut. A peine est-il arrivé à terre, avant qu'il ait pu se reconnaître, un oiseau fond sur lui, le frappe de ses serres, et tous viennent à la fois donner le coup de grâce au pauvre animal.

Les Arabes volent la perdrix de la même manière. Seulement, au lieu de former le cercle, ils galopent sur une seule ligne en suivant la manœuvre des faucons. Cette chasse est loin d'offrir le même attrait que celle du lièvre; aussi les indigènes la pratiquent rarement.

La chasse la plus intéressante pour les Arabes et pour les Européens, celle qui fait voir tout ce qu'il y a de courage chez le faucon, est la chasse à l'outarde.

Comme je l'ai dit plus haut, les tribus du sud sont les seules ayant le privilège de voler

cet oiseau, qui ne vient point dans les régions trop froides des hauts plateaux.

Les chefs indigènes qui possèdent un vol pour l'outarde déploient dans leurs chasses un luxe de chevaux et de gens qui ajoute à leur intérêt. Il n'est pas rare de voir une réunion de deux à trois cents cavaliers dans une chasse.

On rencontre l'outarde en deça ou au delà des montagnes qui séparent le Tell du désert, mais le plus souvent au delà. Cet oiseau se trouve ordinairement par compagnies de dix à trente. Comme il se laisse facilement approcher par les cavaliers, ceux-ci se déploient dans la plaine sur une immense ligne, précédés des oiseleurs, qui marchent de front et à de grands intervalles.

S'il arrive que des outardes s'envolent à de grandes distances, on se contente d'observer leur remise, et l'on continue à marcher jusqu'à ce qu'on en voie une compagnie à terre ou qu'elles s'envolent de très-près. Dans les deux cas, un ou deux faucons, réputés les meilleurs, sont lâchés.

Dès que les outardes qui sont posées aperçoivent le faucon planant au-dessus d'elles, elles se rasent à la manière du lièvre et attendent que les oiseaux chasseurs aient choisi leur proie.

Après que ceux-ci ont fondu deux ou trois fois sur une outarde, les autres s'envolent, et celle-là se laisse tuer sur place. Comme on le voit, ces rencontres n'offrent pas grand intérêt: aussi les Arabes font-ils tout ce qu'ils peuvent pour que l'outarde n'attende point le faucon.

Dans ce dernier cas, c'est-à-dire lorsque les oiseaux sont lâchés sur des outardes qui ont pris leur vol, on voit d'abord l'oiseau chassé se mêler à la compagnie pour donner le change, puis se séparer d'elle lorsqu'il est serré de près, et monter verticalement pour conserver le dessus.

C'est ordinairement lorsqu'une outarde est séparée que les oiseleurs lâchent tous les autres faucons.